

L'adulte en prise directe avec le texte libre

Martine Boncourt et Michèle Comte

Lors d'un stage du groupe d'approfondissement *Français* de l'ICEM, les adultes présents se sont mis dans les pas des enfants, en expérimentant pour eux-mêmes la situation d'écriture. C'est le moment de partage des textes (ou, si vous préférez, de la présentation) qui a suivi, que nous souhaitons à travers ce compte rendu vous livrer, car il nous a paru riche d'enseignements et éclairant pour nos pratiques. Précisons que comme dans la classe, chacun(e) était libre de lire ou non son texte au groupe.

Pour chacune de nos observations, nous avons tenté d'établir des parallèles avec ce que vivent les enfants aux différents moments où ils écrivent et présentent des textes libres (italiques).

Le silence

Lors de notre présentation, chaque lecture de texte a été suivie d'un silence. Parfois le silence peut dire la non-écoute, la désapprobation, l'indifférence, le désintérêt, la gêne... mais dans tous les cas, il nous apparaît comme signifiant, comme un temps de résonance, comparable à celui qui fait écho à l'interprétation d'une œuvre musicale. Ce petit moment cristallise à lui tout seul les valeurs qui fondent le groupe : respect, bienveillance, empathie... C'est pourquoi la réaction de l'auditoire est délicate car l'auteur est dans la tension de savoir comment son texte va être reçu.

4 *Ce genre de situation vécue avec les enfants est peut-être le moment de parler avec eux du silence, de ses vertus, ses significations, de ce qu'il génère, induit, provoque.*

Par ailleurs, dans certaines classes, on applaudit pour manifester un retour positif pour atténuer, apaiser la tension. Nous sommes partagés sur ce type de réaction. En effet, on peut penser qu'il y a là une mise en scène qui participe de l'actuelle société du spectacle. D'autant qu'à travers le texte libre, l'auteur parle de lui, consciemment ou inconsciemment. Ce discours du "Je" est une mise à nu qui peut être comparable à un jeu d'acteur. Il arrive qu'il puisse être perçu comme impudique.

Réagir

Nous observons ensuite que l'échange qui suit la lecture est très enrichissant. Il part dans toutes les directions et chacun explicite ce qui le touche ou l'intéresse sur le plan formel, émotionnel, narratif, réflexif... Certaines paroles peuvent avoir une intention apaisante ou dédramatisante. Mais l'ensemble de ces remarques donne du sens au texte, un sens qui n'apparaissait pas forcément, ni à l'auteur, ni d'emblée à tout le monde, mais qui, à la lumière de ces réactions, prend consistance. Ça fait du bien à l'auteur : il se reconnaît ; il est reconnu.

L'expérience d'écriture adulte est vécue aussi dans certains groupes départementaux. Elle est parfois suivie d'un silence qu'on ne rompt pas. Elle n'ouvre pas sur des questions ou commentaires. De même, il arrive que les enfants ne réagissent pas après la lecture d'un texte par un enfant. Or, nous percevons ici la nécessité d'un retour, d'une réponse ; comme s'il fallait que nos textes rencontrent d'autres mots, dialoguent avec d'autres sensibilités ; qu'ils ne soient pas comme lettres mortes. Si bien que dans nos classes, si les élèves ne réagissent pas, l'adulte doit prendre la parole, au minimum, juste pour dire : je t'ai entendu. Cela nous semble indispensable pour ne pas laisser l'auteur seul avec son texte qui ressemblerait à un paquet-cadeau vers lequel aucune main ne se tend.

Mieux dire

Nous remarquons également à quel point les procédés littéraires participent du pouvoir sur et par les mots. Les techniques, le style, sont au service d'une intention : émouvoir, toucher, convaincre, plaire... séduire ? Ainsi la question du style et de ses finalités renvoie à celle de la séduction. Quand on écrit, n'y a-t-il pas toujours une tentative de séduction de l'auteur sur un lectorat potentiel, imaginé... ? Car il est vrai qu'on écrit toujours pour quelqu'un. (D'aucuns prétendent que même les journaux intimes ont un destinataire pas forcément conscient.) Sans doute faudrait-il faire abstraction de la charge négative ou moralisatrice attachée au concept de séduction pour n'en garder que l'effet agréable, dénué de toute tentative de manipulation.

Nos textes d'adultes, nous l'avons aisément observé, empruntaient tous au répertoire des figures de style. Que ce soit le suspense, la chute, le rythme, les jeux de mots, la poésie, les ellipses, les répétitions, les sonorités...

Les transformations des textes d'enfants ne doivent-elles pas emprunter, elles aussi, les chemins tracés par la « littérature » (du latin « litteratura » = écriture, érudition) ? Car cette érudition n'est autre que l'expertise, la maîtrise de l'écriture en tant que vecteur d'une expression. La recherche de procédés littéraires se met alors au service d'une intention. Notre rôle est ici de donner aux enfants des clés qu'ils ne possèdent pas encore, afin de les rendre maîtres dans l'art d'exprimer pensées et émotions.

Parler de soi...

On peut admettre, en outre, que lorsque les procédés de style sont au service d'une pensée authentique, d'une émotion sincère, ils aident à une meilleure communication. Or, quel que soit le thème, nous avons parlé de choses importantes et impliquantes, fortes sur le plan émotionnel. Cela nous a parfois dépassés au moment d'engager le crayon : "J'ai cru écrire un texte léger..."

Au-delà de l'apparence, et celle-ci cède vite pour tout lecteur ou auditeur un peu averti, le texte libre dit des choses personnelles, intimes, secrètes, car l'acte d'écrire se fait au présent avec tout ce que nous portons en nous à ce moment précis.

Ce secret qui veut le rester, tout en apparaissant entre les lignes, est à accueillir avec la délicatesse la plus absolue. Avec deux règles d'or : ne jamais considérer ses interprétations comme des certitudes, et toujours « laisser la main » à l'auteur.

Nous voici confortés dans l'idée qu'une grande vigilance vis-à-vis des textes d'enfants à l'allure anodine est nécessaire. Qu'un accueil bienveillant s'impose quel que soit le texte présenté par l'enfant.

de son corps...

En rapport peut-être avec ce souci d'authenticité, il apparaît que tous nos textes, d'une manière ou d'une autre, partent du corps ou le convoquent. Il y est question de main sous un séchoir, de cheville blessée, de pieds et de chaussures, d'oreille collée à l'arbre, de déplacements dans des espaces clos/ouverts, de corps en action (tricot)...

Notre corps, nous-même. Là est bien la question ! À bien y regarder, les textes des enfants ne placent-ils pas le corps au centre de leurs préoccupations ?

du temps qui passe...

Du corps au temps qui passe, il n'y a qu'un pas que nous, adultes, franchissons allègrement. Effet âge ? Toujours est-il qu'il en est constamment question dans nos textes. De façon directe ou voilée. Du passé. De la nostalgie du temps perdu qui ne reviendra plus. Du vieillissement, bien sûr. De l'angoisse et de la mort. Les poètes, toujours, ont été travaillés par cette question... C'est la question existentielle par excellence. Maintenant ou jamais : le présent prend une intensité particulière du fait de son côté éphémère, de la fulgurance de l'instant.

Chez les enfants, non. En tout cas, c'est moins net. Ils vivent le temps présent, l'instant, sans vraiment avoir conscience de son côté unique. Irrémédiable. Plus intensément aussi... Ont-ils "conscience" qu'ils vont mourir ? La mort pourtant existe dans leurs textes, leurs histoires. Mais pas pour eux... À côté.

du réel ou de l'imaginaire ?

Dans la même logique, nos textes relatent du vécu, du ressenti, du vrai. Rien d'imaginaire.

Les textes des enfants et des adolescents, au contraire, investissent davantage l'imaginaire, le fictionnel. Peut-être parce qu'ils ignorent qu'ils y parlent d'eux.

Alors que nous, nous le savons. Pourquoi se cacher derrière des paravents illusoire ? Ou peut-être aussi parce que, sachant que l'imaginaire nous dévoile à notre insu, nous préférons maîtriser ce que nous dévoilons ? (Illusoire aussi, quand on voit nos intentions initiales conscientes !)

La force du groupe

Pour toutes ces raisons sans doute, nous avons vécu de façon intense à la fois la jubilation de créer, de partager, d'être sur la même longueur d'onde et... avons vu l'ange qui passe.

Le temps de travail en groupe préalable a certainement constitué un terreau propice à ce que nous avons perçu comme un accroissement de nos puissances singulières.

En classe, c'est sans doute toute la richesse du milieu, les recherches dans toutes les directions, les temps de parole institutionnalisés et protégés, les conférences d'enfants, les créations, qui constituent ce terreau.

Enfin, le premier texte lu (ou les premiers) impulse(nt) une dynamique, oriente(nt) ensuite la lecture des autres. Processus inconscient, cela va sans dire. Il dit d'emblée que nos textes nous appartiennent, parlent de nos expériences propres, mais qu'en même temps, livrés à la communauté, ils se donnent comme miroirs de tous parce qu'ils rencontrent, en écho, des expériences partagées qui relèvent du fonds commun à tous les hommes. La charge sensible ou anxiogène d'un texte que l'on peut prendre pour léger au départ, est révélée par effet de halo.

Ainsi, par cette activité, nous avons senti la force du groupe, un groupe qui sans aucun doute était en gestation mais qui, tout à coup, a très nettement pris corps, est devenu réalité. Nous sommes passés, de façon très sensible pour tous, d'une collection d'individus à une communauté. L'écriture et surtout le partage de nos textes (lectures et échanges qui s'en sont suivis) ont renforcé de façon surprenante et immédiate des sensations de lien. Ici, les psys parleraient de "moi groupal". Nous parlerons,

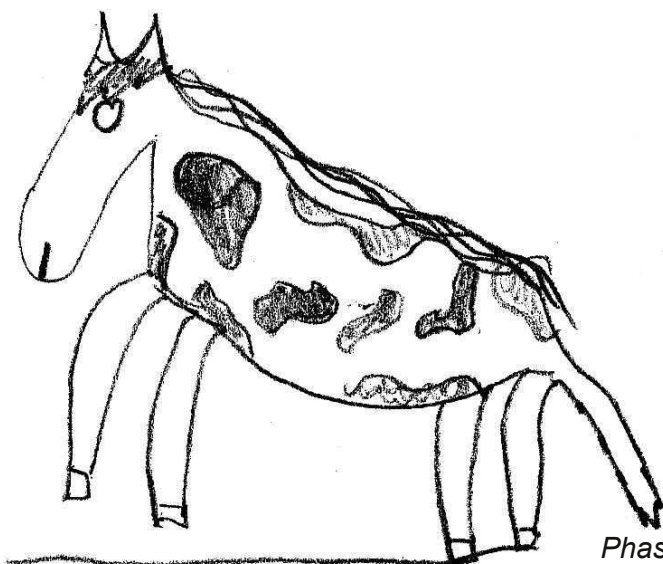
quant à nous, de travail coopératif qui implique aussi la construction progressive et sensible d'un groupe.

Est-ce vrai pour la classe ? Les présentations de textes – ou choix de textes – ont-elles le même effet sur le groupe des enfants ? Renforcent-elles aussi l'existence et la cohésion du groupe ? Sans le moindre doute, tout ce travail construit le sentiment de groupe et la coopération qui lui est, dans nos classes, consubstantielle. Par ailleurs, les règles de vie ont une importance capitale, car la confiance est la clé de voûte de ces moments. Et la loi « Je ne me moque pas » doit être garante de la sécurité de chacun.

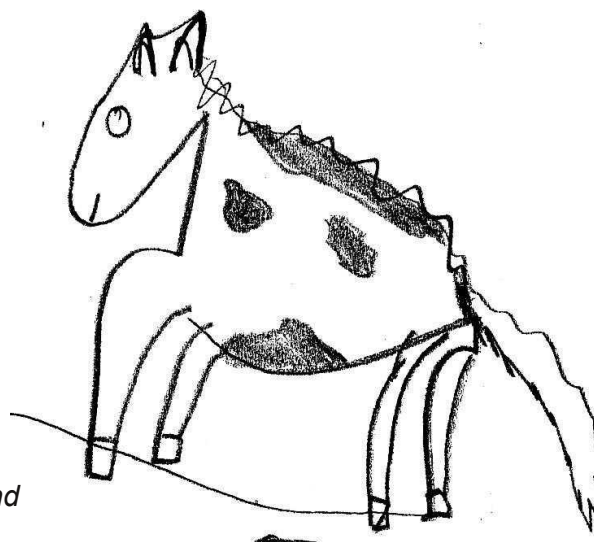
Le moment de présentation des textes d'enfants est donc un moment central. Il pare les écrits d'une force nouvelle qu'ils n'auraient pas, seuls...

Et nous-mêmes, adultes, sortons souvent de ces moments avec une force, un sourire intérieur, une légèreté de vivre, un optimisme, qui constituent l'une des grandes joies de notre métier.

6



Phasawi
CM1 Fréland



L'effet papillon

**« Un battement d'aile au Japon
peut provoquer une tempête aux Etats-Unis »**

Toutes « petites choses » peuvent avoir de grands effets.

Catherine Perotin
Institut français de l'éducation
Anciennement INRP